

*Les enfants de celui d’Azemmour*

A Loulou, mon papa...

Et pour Neïla... Pour Lilyâ...

Paris, fin août 2012.

*« J'aimerais bien raconter tout ça à mes filles mais elles sont trop petites encore. Alors, pourquoi pas, j'aimerais l'écrire cette belle histoire, comme un beau roman pour elles, un cadeau pour plus tard, pour leur anniversaire, à l'âge de comprendre... Disons, pour leurs dix ans ? »*

Autopista A-92, après Malaga... août 2012.

Quelque part sur la voie rapide, au pied de l’Espagne encore à gravir, un Ford C-MAX gris, à quelques cent cinquante à l’heure, s’extirpait de la brume et de sa longue nuit en écartant, comme le skieur de « super G » qui voltige entre ses portes, les gros camions dangereusement endormis sur son passage à lui. Le conducteur était prudent de nature. Il était bien éveillé et savait les trésors qu’il transportait. D’un coup d’œil chirurgical au rétroviseur central, il avait eu la confirmation, quelques secondes plus tôt, que ses petites dormaient toujours à l’arrière. Le soleil se levait un peu plus à chaque courbe, offrant des couleurs pâles et ocre et quelques clins d’œil aveuglants au-dessus des prochaines collines. Et comme à ses côtés, la maman, les yeux fermés, semblait elle aussi lui faire une confiance aveugle, qu’il se sentait toujours en forme et qu’au compteur, finalement, plus de trois cent bornes de gazole s’affichaient encore, le père de famille pensa que ce serait bien d’enquiller un maximum de kilomètres... d’autant que Paris était encore loin. Et puis, le cerveau en ébullition... à cause de cette histoire... et de cette idée... à cause de cette idée originale pour raconter cette histoire... Et de ces quelques mots, de philosophie pas chère, qu’il avait griffonnés deux jours plus tôt sur son ordinateur portable...

*« On s'émerveille en pensant au jour où, « par hasard », on s'est rencontrés. Mais le hasard a bon dos... Si l'on savait... pourquoi... pour qui... on se rencontre ou pas... ou pas maintenant... Et combien de fois, sans le savoir, on s'est passé juste à côté... »*

Il restait, au moins, quatre cent kilomètres avant Madrid.

Casablanca, Maroc, avril 1977.

Dans ce quartier « Aïn Sebaâ » du nord de Casa, en ce début d’après-midi, le calme dehors confirmait qu’il y avait sans doute du monde à la sieste. Même autour de la place centrale où les grands lions sculptés semblaient s’être assoupis, les rues étaient presque désertes, comme anesthésiées. Il faut dire que la chaleur écrasante et précoce pour cette époque de l’année, avait dissuadé chacun et seuls, quelques chats sans domicile fixe, la peau sur les os, arpentaient quand-même le trottoir.

Dans ce quartier-là, pourtant, un garçon allait quelque part.

En l’apercevant, on pouvait facilement imaginer, à ses cheveux blonds et à sa peau dorée mais pas vraiment locale, que c’était un petit « pas d’ici ». Avec son tee-shirt gris, son short bien trop grand et ses baskets Adidas neuves, il marchait d’un pas décidé, une cagette de légumes sur l’épaule. Et puis, dans un slalom plein d’agilité, il traversa le carrefour, entre une charrette marchande sans client et un taxi rouge en recherche d’un pour s’engager, manifestement avec habitude, dans l’étroite rue Amiri<sup>3</sup>. Là, il entra officiellement dans son territoire... Alors, avec aisance, comme dans une nouvelle version de la marelle, il se faufila au millimètre entre les nids de poule et les vrais trous, le long du trottoir de son enfance, un

maximum de pas à l’ombre pour s’économiser au mieux du cagnard. Et en arrivant au numéro huit de la rue, fin du jeu : il était de retour à la maison.

Ce blondinet s’appelait Alain... Alain Brunet (un comble pour un blondinet) mais ici, parce qu’il y en avait peu comme lui, on l’appelait plutôt « ould n’zara »... et ça voulait dire quelque chose comme... « L’enfant des Chrétiens du coin »...

Alain avait à peine treize ans, beaucoup de bonne volonté et une commande importante pour sa mère. Il fallait des tomates, douze jolies, de la menthe fraîche, cinq gousses d’ail de bonne taille, sans oublier les deux grappes de dattes qu’elle n’avait pas demandé mais qui, c’est sûr, lui ferait plaisir... Devant le portail familial, en contraste total avec le silence de la rue, pas l’ombre d’un doute : il y avait du mouvement... Dans cette petite maison de ville, entourée de bougainvilliers sauvages, c’était vraiment l’effervescence, le remue-ménage... le remue-ménage avant le grand déchirement...

C’est sûr, la famille Brunet était encore chez elle mais, depuis quelques jours déjà, chacun avait la tête aussi, joyeusement, dans les cartons. Un nombre important d’entre eux, fermés, plus ou moins bien scotchés, se trouvaient les uns sur les autres entreposés au bas de l’escalier.

Alain s’avança alors d’un pas plus lent dans l’étroite allée de verdure. Il ressentit au plus profond de lui comme un trouble, un léger mal au cœur, un peu comme à la rentrée à la grande école, à « Fechtali », l’année dernière. Puis, traversant

l’encadrement de la porte du rez de chaussée qui servait surtout de garage, il se figea au beau milieu du capharnaüm. Il y avait des cartons partout. La cagette toujours sur l’épaule droite, d’un mouvement circulaire de la tête sur tout ce qu’il était possible de voir de l’autre côté, il balaya les alentours en réalisant clairement cette fois que le déménagement était pour bientôt. Contre le mur de l’entrée, à côté d’un tas de morceaux de bois, de planches, jetés là pour jeter plus loin plus tard, il remarqua pour la première fois cet amas de... ce tas de... un stockage certainement tout aussi provisoire... Des tissus de toutes sortes, froissés quoique joliment colorés, et deux paires d’anciens rideaux qui avaient été étendus, sans délicatesse, sur ce qui restait d’un lit d’enfant... enfin... un lit d’enfant... SON lit d’enfant !... celui de « quand on est arrivés au Maroc »... Et puis, tout proche, dans un coin de béton brut, avaient été isolés et recouverts à peu près de papier journal, deux vases anciens. Alain les connaissait bien, c’étaient ceux qui trônaient d’habitude à l’entrée de la salle à manger, ceux que maman avait hérité de sa mère, qui les avait eus de la sienne... Mais les précautions dans l’emballage avaient désormais des raisons uniquement affectives parce que les vases, eux, depuis que le Monsieur brocanteur était venu les voir avec une moue dubitative, étaient officiellement sans valeur.

Alain posa alors sa cagette au sol et resta paralysé longtemps. Puis, attiré par un crac, par une ombre, il s’avança tel un zombi, à gauche, plus profond encore au cœur de la pièce encombrée. Quand le sale chat des voisins se fit la malle en écroulant quelques manches de pioches, dans un coin, un tas

d'outils de toutes sortes apparut: c'étaient les outils de papa. Il y avait, pour les plus encombrants d'entre eux, la grande échelle brune, en bois tendre d'ici et quelques outils « d'Artisan du bois » qui n'avaient plus servis depuis longtemps. Et par terre, là, comme pour jeter, le vieux train électrique... Mais qui l'avait posé là ?... C'était son train, SON train à lui !... Celui qu'on lui avait offert quand il était petit... Mais qui l'avait posé là ?!

Il flottait dans l'air des sentiments bizarres, de mélancolie douce teintée d'un zeste d'envie de pleurer. Alors, le garçon prit ce qu'il put de son Noël et fit rapidement demi-tour. Il n'avait pas le cœur à chercher, à chercher d'autres blessures dans le ventre des cartons. Sans quitter le néant des yeux, machinalement, il rangea son bout de train dans l'espace libre de la cagette et la chargea à nouveau à l'épaule. Puis il prit une longue respiration. Allez... Il fallait porter les courses à maman. Alors, il ferma les paupières, presque entièrement, pour avoir le courage de faire quelques pas de plus, droit devant... quelques pas jusqu'au pied des escaliers qui menaient au cœur de la maison. Entre chuchotements, éclats de voix et quelques rires ou presque, toute la famille semblait déjà réunie dans la salle à manger. Il ne manquait plus que lui. D'accord...

Alors, il mit le pied sur la première marche...

... / ...

En haut, tout au fond d’une chambre sans doute, d’un transistor moderne qui faisait aussi lecteur de cassettes, s’échappait doucement un air romantique avec des accents du Sud-ouest de la France. Ça chantait « *Petite Marie* » et c’était d’un certain Francis Cabrel. D’après Sud Radio, la station FM émettrice, cette chanson était sur le chemin d’un petit succès là-bas et jouait, en attendant, sur le fil des sentiments, au cœur des « expats » mélancoliques. Ça faisait du mal et du bien à la fois. Heureusement, c’était pour bientôt. Aux quatre coins de la maisonnette, l’heure était aux grandes manœuvres et si les meubles du salon restaient encore à peu près à leurs places, la plupart des murs s’étaient déjà déshabillés des souvenirs, des photos en noir et blanc, broderies de maman, posters des enfants. Les marques de vie de la famille ici au Maroc, étaient manifestement aussi sur le départ.

Il était quinze heures et quelques, un dimanche.

Chez lui, ce jour-là, Jean le papa avait invité son propriétaire pour une collation toute simple qui ressemblait quand-même, au minimum, à un au revoir. Alors, Monsieur Ramy, Mohamed Ramy dit « Zmourri », était venu comme à chaque occasion, avec Abdel, son fils de vingt ans... et de confiance. Pour Zmourri, Abdel était le « grand », parce qu’il était l’un de ses aînés mais surtout, même s’il n’était pas question de le lui dire, parce qu’il était le fils le plus utile, celui sur qui on pouvait toujours compter. La preuve, c’était ce garçon-là qui, chaque début de mois depuis l’arrivée des locataires, gérait la

récupération de l'argent du loyer, en faisant même du zèle pour s'assurer aussi du bien-être minimal des occupants...

*Pourtant, à peine quelques heures plus tôt, avec son équipe de foot du quartier, dans le derby de la rue contre l'équipe du trottoir d'en face, le jeune homme n'avait pas été aussi prévenant. Sur le vague terrain habituel qu'on appelait « Cosumar » parce qu'il appartenait à la fabrique locale de sucre, en tenue de défenseur central avec l'envie de peaufiner sa technique claire et subtile à la « Beckenbauer », il avait enrayé, dans un tackle appuyé et douloureux, les velléités de « Mémed le buteur ». Ce gars-là, c'était l'attaquant le plus dangereux de l'équipe adverse et, accessoirement, l'un des grands fils de « Madkourria » la voisine. Après cet épisode et ce contact viril, plutôt que les insultes de l'autre côté de la barrière, le garçon devrait passer du temps à soigner sa grosse cheville. Et bien sûr, sur le terrain, il n'y avait pas d'arbitre. Pas grave, il n'y avait rien à arbitrer : pénalty, évacuation du blessé, palabres et... bagarre générale ! Bon... ce n'était que du football !... Et la vie, la vraie, c'est autre chose...*

*Malheureusement, Abdel n'aimait pas autre chose. Et pas vraiment les études qui durent. Les copains, le foot, prenaient toute la place. Et puis il n'imaginait pas sa vie derrière un bureau miteux de l'administration, à jouer du tampon pour le classement de récépissés futiles. Sans parler de ces petits services entre fonctionnaires, ces billets qui ne se gagnent que sous la table... Abdel n'aimait pas les billets en cachette, ceux qu'on n'assume pas, pas même les billets doux. C'est pour*

*dire !... La fille de la coiffeuse, jolie brunette amoureuse de lui depuis « Fechtali », pourrait en témoigner : les billets doux, elle les attend encore...*

- Mais entrez donc, proposa Jean Brunet à ses hôtes, le bras ouvert en grand sur le salon.

Tout en suivant de près le pas de son père, Abdel continuait de s’en éloigner par la pensée, chaque minute un peu plus.

*Non, il ne serait pas fonctionnaire, pas plus qu’employé à tout faire et toute sa vie pour son père. Non, merci. Lui, il rêvait de voyages. Alors, s’il fallait passer le bac pour ses parents, il le passerait mais sans beaucoup de conviction sur l’utilité du document, pour ses rêves à lui. Le bac ?... A quoi ça servirait ?... Le seul bac qu’il espérait ressemblait plutôt à un gros ferry dans la baie de Tanger, un bateau plein de bagnoles, de voyageurs et... lui à bord... plein d’excitation et d’espérance... Un matin, s’échappant dans des remous de méditerranée blanche, il l’emporterait pour de bon vers l’autre rive... l’autre continent ...*

*Oui, Abdel, il voulait voir ailleurs. Il voulait voir « le Monde »...*

*... /...*

Aujourd’hui, en attendant, il était ici, physiquement en tous cas. Et dans cette pièce, sa seule présence et son niveau

scolaire de français lui suffisait amplement pour être utile à son père et assurer, aux yeux de tous, les indispensables traductions.

- Asseyez-vous, je vous en prie, proposa poliment Monsieur Jean.

Zmourri et son fils prirent place. Sur une table basse, trônait une jolie carafe en cristal, remplie de jus d’orange et deux assiettes de petits gâteaux qu’Anita, la maman, avait préparés pour l’occasion. A peine un peu à l’écart, un chignon sévère retenant ses cheveux, elle était élégamment vêtue d’une robe pâle et de jolis souliers gris. Assise près de Gil et Valy, ses enfants, dans le confortable canapé jaune du salon, elle semblait prendre la pause, comme sur ces vieilles photos de famille couleur sépia, où l’on souriait longtemps en attendant toujours quelqu’un. On était mercredi. Mais la famille s’était habillée comme un dimanche.

Dans la pièce, il régnait une ambiance à la fois détendue et solennelle. Monsieur Jean, cheveux blonds, mi- longs, belles bacchantes à la Delpech, pantalon gris et chemise bleu ciel toute neuve, avait pris place sur une chaise, autour de la grande table ovale en bois massif qui habillait majestueusement la salle à manger. Sur la table, un vieux carnet ancien, à spirales, avec un beau stylo plume en travers étaient disposés devant lui, avec des lunettes rondes, qu’il ne mettait presque jamais. Assis en face, Zmourri et son fils étaient silencieux, un verre de jus d’orange à portée de main. En djellaba de tous les jours pour

l’un et short en prévision du match de cet après-midi pour l’autre, ils étaient vêtus, eux aussi... comme un dimanche.

Abdel se retourna vers son père et lui traduisit la proposition de Monsieur Jean : cent Dirhams pour cette table de salle à manger en bois de hêtre, de fabrication française, artisanale, avec les quatre chaises assorties que chacun pouvait constater en excellent état. Quatre-vingt Dirhams de plus pour le buffet bas, dans le même bois noble, qui les valait bien aussi, en particulier, pour sa « demi hauteur » assez rare. En étant un peu tatillon, on aurait pu relever un éclat de bois, une entaille de quelques centimètres, sur l’un des pieds de la table ovale mais, franchement, elle n’en perdait pas une once de charme. Cela faisait donc cent quatre-vingt Dirhams à déduire du dernier loyer de deux cent soit, un solde de vingt seulement. De toutes façons, ramener ces meubles à Paris, vu leur poids, aurait été trop couteux pour la famille Brunet et pour tout dire, l’appartement futur fourni par l’employeur, d’après le télex officiel de la semaine dernière, était déjà correctement meublé et beaucoup moins spacieux.

De son côté, bien loin de ces considérations, Zmourri fit mine de prendre le temps de la réflexion pour valoriser l’accord, même si, au fond de lui, il l’espérait proche. Il s’appliqua aussi à passer un doigt inquisiteur sur l’entaille de bois pour en ressentir la profondeur mais n’insista pas bien longtemps avec ces doutes-là. Parce qu’il savait bien et depuis longtemps déjà, que ces meubles étaient de très, très belle qualité. Et puis il

savait surtout à quel point Fatna, sa femme, qui en rêvait souvent, les imaginait au milieu de son grand salon à elle...

- Pour ce prix, annonça sûr de lui Monsieur Jean, je laisse également la machine à laver (mais dans l’état) et tous les outils presque neufs que j’ai rassemblé en bas...

Parce qu’il savait bien, de toutes manières, qu’elles deviendraient rares à Paris, les occasions de bricoler comme il le faisait ici. Mais Zmourri l’avait compris aussi. Alors, après avoir laissé couler quelques longues secondes supplémentaires pour garder la main, d’un léger mouvement de tête suffisant pour tous les yeux braqués sur lui, Zmourri accepta la proposition pour l’ensemble. Sur ce coup, la traduction en français de son fils Abdel ne fut pas utile. Et c’était, au final, une excellente affaire pour tout le monde.

Il était temps de partager ces quelques gâteaux, ce jus et les dernières politesses d’usage. En lui remettant la somme de vingt Dirhams convenus, Monsieur Jean tint à remercier sincèrement Zmourri et sa famille pour ces trois années passées chez lui et pour la qualité de son accueil. Abdel remercia à son tour, de la part de son père, pour le bon entretien de la maison, des alentours du jardin et la régularité des versements du loyer. Derrière sa moustache de Gaulois, Jean Brunet ne cherchait pas à dissimuler sa satisfaction et, en se retournant, constata avec plaisir qu’Anita, sa femme, la partageait. Plus que cette

dernière négociation, c'était surtout la perspective de rentrer enfin en France qui les réjouissait...

*Déjà cinq ans à Casablanca pour cette mission d'expatriation du papa à la SFRM (la « céfèrème » comme on dit ici). Dans cette société de fabrication de composants électroniques pour téléviseurs, anciennement Thomson, il était le responsable de production et avait sous ses ordres, une quarantaine de petites mains, féminines et fort agréables. Oui, c'était agréable. Mais le mal... le mal du pays était aujourd'hui bien présent. Alors, l'opportunité de mettre fin à cette mission était tombée au bon moment. Il était temps de rentrer. Bien entendu, si les deux premières années, passées dans une banale maison de ville à Casablanca même, n'avaient pas laissé de souvenirs impérissables, ni pléthore de regrets, les trois dernières, dans ce quartier d'Aïn Sebaâ, avaient été beaucoup plus marquantes, en particulier pour la vie sociale des gosses...*

Monsieur Jean haussa imperceptiblement les sourcils en y repensant...

*Cela faisait cinq ans déjà. Cinq ans déjà loin de France... Loin de Villeneuve la Garenne. C'était à la fois si loin et finalement presque hier. Les enfants étaient petits à l'époque... Gil, avait dix ans en arrivant, il en avait quinze aujourd'hui... Et Valy, à peine cinq... Et Alain, huit ou neuf... Et Alain ?...*

Soudain, le papa réalisa qu'il manquait Alain. Sans se lever de sa chaise, il se retourna d'un quart de tour vers sa femme...

- Et Alain, où est-il ?... Certainement encore à trainer dans la terre battue de la rue ?...
- Il joue peut-être au ballon avec Naji !?... imagina la maman sans inquiétude...
- Je ne crois pas Madame, coupa poliment Abdel, mon frère Naji est malade aujourd'hui. Il a pris froid d'après le docteur. Comme pour les rhumatismes, c'est à cause des courants d'air d'après ma mère.

Alain Brunet jouait souvent dans la rue du quartier. Le « petit de Français » était parfaitement intégré. Et il traînait souvent avec les enfants de Zmourri, en particulier avec Naji, deux ans seulement de plus que lui. Tous les deux, ils se retrouvaient pratiquement chaque soir, avec ou sans autorisation, pour jouer au ballon ou à la guerre, après la tombée de la nuit. Là, dans le faible éclairage jaune de la rue Amiri3, ils s'inventaient leur monde et leurs règles. Que ce soit dans la contemplation, à nourrir avec délicatesse quelques vers à soie de trois feuilles de marronniers chipées sur le terrain d'en face ou dans l'action, la vraie, à se toucher en pleine poire, à coup de figes bien mures, récoltées au même endroit. D'autres soirs, pour rire et maintenir l'ordre qu'ils avaient imaginé pour le quartier, ils organisaient aussi des « courses aux chats » interminables mais, hamdoullah, sans victime à déplorer. Et puis il se voyait aussi les « jours de pas d'école ». Mais rien n'était jamais décidé à l'avance. Parfois, Naji venait jouer chez Alain et, à cache-cache ou avec leurs jeux de bois, pour quelques minutes

négociées, ils passaient des après-midi entiers. D'autres fois, c'était Alain qui traversait les deux croisements, pour aller, première à droite puis première à gauche, au quinze, allée des Orangers, chez la famille Ramy... Deux... cent... cinquante... et un pas d'enfant séparaient les deux portes. L'important, c'était d'être ensemble.

- **Mais**, s'interrogea plus fort monsieur Jean en se levant maintenant de sa chaise, **il est où Alain ?**

Pas loin en fait.

Il était resté allongé dans le haut de l'escalier, sa cagette de légumes mâchés sous le ventre. Bien entendu, à quelques mètres seulement de l'invitation, il avait tout entendu. Evidemment, il avait déjà plus ou moins compris que le moment était proche, le jour où maman avait donné la date de ce rendez-vous avec le propriétaire, le papa de Naji. Il avait compris qu'on y parlerait, de façon encore plus concrète, de ce fameux prochain départ. Mais on n'entend vraiment que ce que l'on veut entendre. Et là... C'était désormais pour de vrai. Alors, l'instant était grave désormais. Il fallait qu'il capte tout. Il n'aurait voulu, pour rien au monde, manquer un mot, un seul mot de ces échanges. Parce que tout ce qui se disait en ce moment ressemblait à un changement comme il n'en avait, jusqu'alors, jamais connu : la vraie première incompréhension... Et la première injustice....

*Parce qu'il ne voulait pas partir, lui. Il était bien, là... Il n'avait rien demandé à personne mais personne ne lui demandait rien non plus. On allait bientôt lui faire quitter le Maroc, le collègue Fechtali, Naji et ses copains. Le pire, c'est qu'il savait bien que toute la famille était heureuse à cette idée : rentrer en France, retrouver la région parisienne. Il avait bien vu que depuis quelques temps, maman et papa n'étaient plus si heureux à la maison. Ça s'appelait « le mal du pays » parait-il...*

*« Le mal du pays »... Alain allait bientôt en ressentir la définition au plus profond de son cœur, mais à l'envers. Et il devrait apprendre à vivre avec...*

*Voilà... La vieille 403 noire de papa passerait bien vite aux vérifications d'avant voyage et serait sûrement, en un rien de temps, pleine comme un œuf. Un matin, « quand on dort », on la coifferait de sa galerie en ferraille et de son imposant chargement. Et commencerait alors le long voyage retour vers... l'inconnu...*

Il sanglotait doucement.

Papa vint le rejoindre, prit la peine de s'asseoir près de lui et, sans même chercher à comprendre les raisons de ses larmes, lui parla longuement. Puis il lui tendit la main pour l'aider à se relever. Alors il découvrit le contenu de la cagette, cette sorte de « compote de tomates à la menthe » qui n'allait pas faire recette auprès de maman... Sans jamais lui lâcher la main, il lui fit les gros yeux et les écarquilla encore davantage à la vue du

train électrique mélangé. C’est certain, il se serait mis dans une de ses mémorables colères si Abdel ne les avait pas rejoints à ce moment-là...

- Hey petit Alain, toujours d’accord pour venir au foot avec moi un de ces jours ?... lui demanda-t-il... Si tu veux, on ira au grand terrain de « Cosumar »...

Puis se retournant vers Monsieur Jean...

- Si ton papa est toujours d’accord bien entendu...

Monsieur Jean fit signe que oui mais en gardant encore un peu de ses gros yeux. Alain offrit alors un début de sourire, parce qu’il rêvait d’aller voir jouer Abdel, et à « Cosumar », sur un vrai terrain de foot en plus. Et puis, Abdel, dans le quartier d’Aïn Sebaâ, tout le monde disait que c’était un footballeur tellement « extraordinaire »...

Le papa fit mine de sourire aussi mais n’y parvint pas tout à fait. Après avoir écarté la cagette des marches vers l’entrée de la cuisine et retrouvé un pouls quasi normal, il reprit la main de son fils avec la conviction d’avoir, en même temps, bien compris les raisons de ses larmes. Et sans le début d’un début de doute, comme il savait toujours trouver les mots, il crut les trouver cette fois encore, à l’oreille de son fils...

- Viens fiston, et ne t’en fais pas... On t’en a gardé des gâteaux. Et même du jus d’orange...

... / ...

Dernières amabilités et cent cinquante mètres à pied plus loin, Zmourri franchissait la lourde porte en ferraille de chez lui, au quinze, allée des Orangers.

Pendant qu'Abdel, en se promettant d'emmenner le petit Alain avec lui la prochaine fois, s'éclipsait discrètement pour espérer jouer sa seconde mi-temps, son père allait pouvoir donner la bonne nouvelle à sa femme : il avait négocié, et pas cher, la belle salle à manger des Français. C'était un drôle de clin d'œil de l'histoire...

*Cinq ans après la libération de 1956 (et le départ des colons), Zmourri, Mohamed Ramy, avait dormi plusieurs mois en prison pour ces prétendues actions avec le « Parti de l'Istiqlal », le Parti de l'Indépendance. Tout ça pour des histoires de détérioration de biens français... Plus tard, après enquête, il n'avait jamais été prouvé qu'il fût coupable. Bon... de son côté, de mémoire de ceux qui en parlaient encore, il n'avait jamais promis qu'il ne le fût pas. Et les nouveaux tribunaux, enfin marocains, n'avaient pas poursuivi. C'était il y a longtemps, plus de vingt ans. Aujourd'hui, c'était bien lui le « propriétaire » qui hébergeait, contre des centaines de Dirhams, une famille française. Et en parlant de biens des Français, pas de détérioration en vue cette fois, bien au contraire, il valorisait !... Mais il valorisait ses biens à lui... en leur rachetant les leurs, ce beau mobilier en bois massif de France, pour pas cher, et sans argent...*

Avec cette pensée positive, il poussa la lourde porte d’entrée de chez lui et s’engagea, motivé, dans les pénibles marches vers l’étage. Au bout, tout en haut, il arriva dans l’entrée d’une immense pièce. Il s’arrêta alors un instant pour contempler le grand salon vide et imagina, avec délectation, ce que donneraient le meuble bas et la belle table ovale avec ses chaises, au beau milieu de son décor à lui.

Il était désormais aux alentours de dix-neuf heures et la maison était silencieuse. A cette heure-là, tous les enfants, petits et grands, étaient encore dehors. Alors, il s’avança vers la gazinière du fond de la pièce, où l’ombre d’une femme, la sienne, lui tournait le dos. Elle ne l’avait sans doute pas entendu arriver, absorbée qu’elle était par son faitout de soupe de légumes. Il faut dire qu’il y avait, ce soir-là comme chaque soir, une pleine gamelle à préparer pour nourrir la bonne dizaine de bouches, bien affamées, qui allaient débouler d’un instant à l’autre. Zmourri s’avança encore d’un pas délicat vers elle, et la salua, avec douceur...

- Salam aleikoum (bonjour)...

Fatna, pour ne pas perdre le fil de ses préparatifs ou faire semblant d’être trop occupée, ne se retourna pas. En inclinant vers lui seulement sa tête, elle lui rendit son bonjour, aimable, douce, dans les mêmes termes inversés...

- Aleikoum salam...

Zmourri prit alors place au milieu de la banquette du salon et se plongea dans quelques versets du Livre sacré, le saint Coran, qui ne le quittait jamais. Presque immédiatement, une jeune femme, Saadia, la servante de la maison, entra dans la pièce. Elle s’avança péniblement vers lui avec un plateau pour le thé dans les mains... et encombrée d’un enfant dans les pattes...

Avant qu’elle ne pose complètement le plateau, avec théière et verre, sur la table ronde face à Monsieur, un diable minuscule jaillit de ses robes en criant « au monstre » et faillit, d’un coup d’un seul, renverser et la table et la bonne...

Elle s’appelait Fatéma. C’était la petite dernière de la famille, la petite espiègle. Du haut de ses quinze mois, elle aimait déjà jouer à faire peur à son papa. Zmourri l’avait vu venir depuis deux heures mais fit mine de frémir devant la bête. Alors, en riant, elle se jeta dans ses bras, comme dans le vide et comme d’habitude. Zmourri l’accueillit avec gourmandise, l’embrassa sur toutes les joues et dans tous les endroits secrets du cou où l’on récolte, tel un chercheur d’or, des éclats de rire en pépites. Puis le calme revenu, elle se blottit contre son papa et finit par s’endormir.

Immobile pour ne rien perdre du présent, il restait à Zmourri à faire plaisir aussi à sa femme. Alors, sans bouger, il s’adressa à elle sur le ton d’une conversation banale...

- Fatna... Je suis allé chez Monsieur Jean...

- Naâm (oui) répondit-elle sans curiosité... et toujours sans se retourner...
- Et j'ai acheté la salle à manger...
- Naâm ? dit-elle en se retournant.

Alors la cuisson continua toute seule car la maîtresse de maison, ses cuillères en bois dans les mains, s'était précipitée en joie vers son mari. Sans réveiller la gamine, elle posa ses ustensiles au sol, prit la grosse main de son homme dans la sienne pour y déposer, sur le dessus, un long baiser reconnaissant.

D'ici peu, il y aurait, au milieu de la grande pièce et de la famille, une belle salle à manger, presque neuve et les parents étaient convaincus, vu la qualité du bois, qu'ils la garderaient longtemps...

Et d'ici peu, bien malgré lui, un petit garçon blond changerait de vie...

Chevreuse, région parisienne... Juin 2020.

Les cris aigus des filles et les rires bruyants du début du jour s'étaient tus mais, comme souvent, sans aucune mauvaise raison. Et puis, le voisinage le savait bien : dans cette jolie maison vivante, ce ne serait que momentanément.

Depuis la route principale, bien sûr, on n'imaginait pas une minute une baraque de ce type, au bord de l'Yvette, cette rivière en veine au cœur de la Vallée de Chevreuse. Et puis, il fallait prendre à droite, juste après la boulangerie, au virage en épingle et cinquante mètres en contrebas, on tombait sur une petite cour avec, en son milieu, un généreux massif couleur rose et violet, mélange de pervenches, verveines et pétunias. Là, garée à l'arrache en travers de l'allée de gravillons blancs, une splendide Peugeot solaire « P4 » familiale, attirait obligatoirement l'attention avec sa teinte argentée, alors qu'elle se refaisait simplement une santé au soleil. Constater sa présence ne garantissait pas pour autant que la famille soit à la maison à cette heure parce que parfois, le samedi matin, ils sortaient tous les quatre en vélo, s'amuser à la course dans les pistes en remontant sur Le Mesnil. Mais pour en avoir le cœur net...

La porte d'entrée était derrière, côté jardin. C'était une de ces idées originales de la maman. A la construction, comme elle ne

voulait plus que l’on toque, que l’on frappe à sa porte aussi facilement et sans prévenir, que les visiteurs avec leurs bonnes ou mauvaises nouvelles, par hasard, par erreur, tombent d’entrée sur la porte d’entrée, elle avait innové dans les plans, tourné le dos de sa maison pour mieux préserver l’essentiel : l’intime idée d’un jardin... privé... son jardin... « Une porte d’entrée vers l’intimité d’une famille, ça se protège » disait-elle. Alors, pour leur rendre visite, il fallait connaître un peu les lieux, prendre le frêle portail sur la gauche et faire le tour. Un bout de chemin délicieux longeait « la promenade des petits ponts », comme une caresse. Il suffisait alors de le prendre en douce et il vous déposait, détendu... devant la porte, la vraie.

Dans le renforcement de l’entrée, entre deux jardinières de plantes aromatiques riches de variétés de menthes métissées et un imposant pied de vigne dans sa rustique baste du Sauternais, il flottait déjà dans l’air comme un drôle de mélange des cultures. Et puis, en face, une ouverture de verre encadrée d’arabesques fines, semblait ouverte aussi à la bienvenue. Mais à la réflexion, il était peut-être encore un peu tôt pour déclencher, d’un geste, le détecteur de présence...

C’était un matin de début juin. A l’intérieur, un parfum doux d’Aznavour s’échappait du diffuseur sonore et accompagnait, avec finesse, le début du week-end. Dans la pièce à vivre, une évidence : pas un chat. De toute façon, s’il y en avait eu un, il eut fallu qu’il soit sans poil vu l’allergie prononcée de Madame mais surtout, sur ce coup-là, il se serait senti subitement seul. Parce qu’au cœur du salon : pas un chat non plus. Une vieille

peluche, mouton gris-sale de dix ans d’âge, était bien présente, avachie lamentablement entre les coussins cossus et colorés d’un immense sofa moderne, mais elle était bien seule. Ce canapé, pourtant l’un de ces nouveaux modèles de salons suspendus, à la mode, pouvait accueillir confortablement les familles les plus nombreuses. Mais il n’épousait plus personne ce matin... et pas le moindre enfant...

Le salon était clair. Les couleurs douces et chaudes à la fois laissaient surtout la place à la lumière. Et si l’on y prêtait attention, la décoration en contraste racontait certains détails, des bouts d’histoires, d’aventures. Au mur, par exemple, entre quelques toiles chinées à Essaouira, deux masques Fangs en bois rouge d’Okoumé donnaient du caractère à la pièce et assortie, sur une étagère épurée, la seule statuette africaine, un fétiche Pygmée, rappelait elle aussi avec élégance les belles années passées au Gabon. A côté, sans chercher à rivaliser avec ces exotiques témoignages d’un temps fort en souvenirs, un bibelot quelconque avait aussi sa place. Il était un peu en retrait, discret, presque effacé dans le raffinement d’une table basse, elle-même relevée d’un beau vase fleuri... C’était sans doute un petit âne, il était en bois dur de rien du tout, mais devait représenter plus que sa taille grossière et son poids en bois marron de cheminée. Et personne aux alentours.

Le petit déjeuner en famille avait dû prendre fin depuis peu et comme par magie, toute la famille avait disparu dans un souffle. On aurait dit qu’elle s’était volatilisée, joyeusement c’est sûr, d’un claquement de doigt. Pour leur part, comme

figés définitivement sur la table basse, et malgré la confiance de papa en l’évolution de la science, les couverts, avec les tasses à moitié vides, n’étaient pas encore revenus tous seuls à l’ordinateur de vaisselle. Le beurre, les tartines toutes plus ou moins bien entamées, les madeleines de mamie et leurs miettes, n’avaient pas bougé non plus. Mais on n’attendait finalement personne ce matin-là et encore moins quelqu’un pour critiquer. Il y avait, dans l’air, des traces délicates de partage en famille, une impression de paix dans une vie de tous les jours... Au sol, de nombreux morceaux de papiers cadeaux déchiquetés laissaient imaginer quand même une scène de pagaille toute récente. Et il y avait dû avoir de l’impatience à la découverte des surprises car beaucoup de grands pans de papier jonchaient les quatre coins du tapis marocain. Mais sous les restes et au milieu des miettes, rien, il n’y avait plus rien... Les cadeaux s’étaient évanouis aussi, comme par le même enchantement.

- Y’a quelqu’un ?? osa enfin une voix timide derrière la porte de verre...

Pas de réponse.

Dehors, après quelques pas en avant et quelques pas en arrière pour essayer de déclencher le détecteur de présence en panne, puis trois secondes sans respiration, la joue à la vitre pour détecter à son tour la présence de quelqu’un, Amalia, la gentille voisine, rebroussa chemin, un peu déçue, avec son assiette de petits gâteaux dorés. C’était sûrement dommage parce qu’ils étaient encore tout chauds, comme on aime. Et puis, elle y avait

mis tout son cœur, des bougies, ou restes de bougies, sûrement celles, précieuses, qu’elle gardait dans le tiroir du vieux buffet, les vieilles qu’elle ressortait immanquablement pour les anniversaires et qui duraient décidément plus que le temps qui passe. Mais tant-pis. Amalia, elle habitait tout à côté, au village. Ça lui faisait du bien de marcher un peu. Alors, elle reviendrait tout à l’heure.

A l’intérieur, personne n’avait entendu quoique ce soit car tout le monde était depuis un moment à l’étage. Maman, dans la salle de bain de sa chambre, se préparait sûrement à la douche, aux secrets qui vont avec et ça sentait encore, même en haut, le pain grillé de tout à l’heure. Ce matin, pour tout le monde à la maison, la semaine était officiellement terminée et on aurait dit que le soleil, attendu par chacun depuis des lustres, daignait enfin se comporter comme un mois de juin. Et voilà qu’il s’avançait maintenant, comme pour venir partager les câlins au creux des couettes, à travers le palier d’en haut... Si ça continuait, à gagner du parquet de la sorte, il finirait bientôt dans le lit des parents...

D’un autre côté, assises par terre sur le tapis chaud de leur chambre en désordre, deux petites filles avaient d’autres priorités. Adorablement blotties, dos au mur mais sereines, elles ne faisaient rien de mal, que se regarder de temps en temps en pouffant un peu de rire. La première, dans un pyjama rose-épais était brune comme une fille du soleil, avec sa frimousse dorée, ses dentelles de boucles soyeuses et ses yeux pleins de bêtises. L’autre était exactement la même, mais